

Sophie Avon

# Les amoureux

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

LE SILENCE DE GABRIELLE, Arléa, 1988

HORS LES MURS, Arléa, 1990

LES HAUTS-FONDS, Gallimard, 1993

LATIFUNDO, Denoël, 1997

LA LUMIÈRE DE NECKLAND, Denoël, 1999

LA BIBLIOTHÉCAIRE, Arléa, 2006

CE QUE DIT LILI, Arléa, 2007

LES BELLES ANNÉES, Mercure de France, 2010

LES AMOUREUX



Sophie Avon

LES AMOUREUX

*ROMAN*



MERCURE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2012.

Extrait de la publication

*À Corinne, J.-P. et Laurent*





« Tout cela s'est passé voici bien  
longtemps mais ma tristesse est  
plus ancienne encore. »

Fernando PESSOA



Alors qu'elle remontait l'allée principale du cimetière, Sonia Pinget se concentrait sur les bruits qui parvenaient jusqu'à elle. Le crissement de ses talons dans le gravier prenait le dessus. C'était un son amical et précis, un écho de son enfance. Elle n'aurait su l'expliquer autrement : marcher dans le gravier réveillait le passé – un temps lointain mais familier, arrêté en plein vol et dont elle pouvait affirmer, plus de cinquante ans après, qu'il avait laissé en elle une trace indélébile.

Elle se sentait vaguement à la marge en cette matinée d'octobre où le soleil perçait, et dans cette lumière réconfortante mais fuyant déjà, promise au crépuscule, elle admettait être elle aussi sur le départ. Elle venait de mettre en terre celui qui avait partagé sa vie. À quoi bon lui survivre trop longtemps ? Plus jeune, l'idée de voir disparaître Jonas ne l'effrayait pas. Elle imaginait compenser l'absence par un redoublement d'appétit pour les plaisirs du monde. Mais à présent... Il était un peu tard pour jouer les veuves joyeuses. Elle se sentait à l'étroit, en manque de perspective,

semblable à ces astéroïdes qui ont quitté leur orbite et sont condamnés à dériver dans l'espace.

Sonia Pinget arriva à la grille qui séparait le petit cimetière de la route. Déjà, des groupes s'étaient formés et s'éparpillaient dans les voitures. La cérémonie avait été grandiose – un peu trop, pensait-elle, trop de monde surtout, mais enfin, une église archibondée valait mieux que des travées désertes, et Jonas ne pouvait plus se plaindre comme il avait tendance à le faire de son vivant, de n'avoir pas assez d'amis, lui qui en avait tellement, quel ingrat il pouvait être. Elle se rappelait l'enterrement de son père, dans un cimetière des Landes, vingt-deux ans plus tôt, plus modeste et néanmoins chaleureux. C'est dommage, se dit-elle, ils auraient été bien, tous les deux réunis sous la même pierre. Son neveu l'attendait. Il la prit par l'épaule, la serra quelques secondes contre lui, le temps qu'elle pleure une fois encore, à l'abri de cette jeune force qui veillait sur elle à présent. Avait-il encore grandi, à vingt-neuf ans passés, ou était-ce elle qui avait diminué? C'était un beau jeune homme aux yeux bleus, aussi bleus que les siens au point qu'autrefois, quand elle le gardait chez elle durant les vacances, on la prenait pour sa mère. Elle ne détrompait pas les curieux qui lui disaient : comme il vous ressemble! À la vérité, il ne lui ressemblait pas sinon cet iris clair et franc qui lui donnait l'air d'un archange – dont il avait également le prénom, ses parents ayant eu la bonne idée de le prénommer Gabriel.

Il la fit monter dans sa Rover, lui ouvrant la portière et la refermant ensuite sans la claquer. Elle lui en sut gré.

– Ça va, Sonia? lui demanda-t-il en s’installant au volant.

– Oui, mon chéri, et toi?

Elle observait son profil régulier. Il eut une petite moue tandis qu’il démarrait, laissant partir les dernières voitures avant de s’engager.

– Tu te souviens de l’enterrement de ton grand-père? questionna Sonia au bout de quelques minutes.

– Bien sûr! s’exclama-t-il.

Elle sentait comme il y avait de la joie dans sa voix, maintenant que le chagrin était passé, comme il était heureux d’avoir été assez grand, à l’époque, sept ans révolus, pour avoir encore la mémoire d’un tel événement. Jonas était son deuxième défunt – elle eut envie de lui demander s’il avait déjà vu un cadavre mais elle s’abstint. Selon toute probabilité, il n’avait pas eu l’occasion d’examiner un mort; son grand-père Ricky avait été mis en bière sans qu’aucun adulte n’ait songé à l’amener à la morgue, et son oncle Jonas avait été enfermé dans son cercueil avant qu’il puisse le regarder une dernière fois. Elle-même, en plus de soixante ans, n’avait pu observer de près que quatre macchabées bien qu’elle ait enterré assez de gens pour faire figure de rescapée.

À dix-neuf ans, elle avait raté la dépouille de son grand-père paternel. Il s’était éteint dans les Pyrénées, à Pasadoble, après quoi son corps avait été rapatrié à Bordeaux pour y être inhumé. Lorsqu’elle avait rejoint ses parents et sa sœur le jour de la cérémonie, le vieil homme dormait déjà entre les planches, couvercle rabattu et dûment verrouillé. Elle aurait trouvé légitime qu’on le rouvre pour elle, mais cette option n’avait pas été envisagée.

Du coup, le premier mort qu'elle avait vu de près était son père, ce père excentrique et bienveillant que, toute sa vie, elle avait entendu appeler Ricky alors qu'il se prénom-mait Philippe. Ricky s'était éteint au petit matin d'un mois de mai, au terme d'une nuit où elle s'était souciée brusque-ment qu'il n'ait pas froid. Elle avait contemplé l'éclat de ses traits, cette beauté éphémère des gisants qui juste après avoir quitté le monde dispensent un adieu lumineux. Puis Ricky avait été transporté à la morgue de l'hôpital Bagatelle, au nom si peu prédestiné, et Sonia, durant de longues heures, avait regardé son père qui reposait, tel un roi mérovingien, dans sa crypte de verre. Trois ans plus tard – elle avait quarante-deux ans –, elle avait pu voir la dépouille de son meilleur ami, Bertrand, qui s'en était allé avant d'atteindre la trentaine mais après de multiples tenta-tives d'élimination. La dernière avait été une réussite. La veille, Sonia l'avait laissé chez lui, dépressif quoique bien vivant; au matin, elle l'avait retrouvé dans les sous-sols d'un hôpital, paisible quoique défunt. On l'avait exposé dans la chambre froide du dépositaire de Saint-André, sous un drap bleu, la tête émergeant de ce linceul azur, les traits détendus comme si l'habit lui convenait. Elle avait contemplé bouche bée son beau visage taillé dans la craie mais l'instant de grâce était passé depuis longtemps, la mort avait tout pris. Sonia n'avait pas osé toucher le corps de son ami, redoutant le contact du froid qui, se le figu-rait-elle, aurait durci la peau et lui donnerait l'impression de poser ses doigts sur un glacier. Elle s'était rattrapée aux

obsèques, effleurant de la main le cercueil que des camarades portaient à l'épaule.

Quelques années plus tard, elle avait vu sa mère au même endroit exactement, au dépositaire de Saint-André, pommettes fraîchement maquillées et nez bleui par une chute antérieure à sa mort, ce qui donnait à ses traits un air de dérision qu'Olivia avait trop peu pratiqué dans sa vie. Hormis à la fin.

Deux semaines avant de s'éteindre, elle avait sidéré son entourage en envisageant le trépas avec autant d'humour que de sérénité. C'était une chose de l'avoir réclamé toute sa vie, c'en était une autre de ne pas trembler au moment d'en finir. Cette fois, Sonia avait touché le petit visage de pierre, et s'était brusquement détournée en pleurant sous les yeux de sa sœur, Frédérique qui, elle, était restée encore quelques instants au dépositaire.

Et puis, maintenant, il y avait Jonas dont l'idée qu'il fût sous terre depuis moins d'une demi-heure l'assiégea brusquement. Cette angoisse-là était inédite. Elle prit dans son sac la boîte de neuroleptiques qu'elle n'avait pas encore touchée, avala un cachet avec un reste d'eau qui traînait dans une bouteille à ses pieds.

Son regard embrassa la route sans la voir, puis se concentra sur le ciel dont les nuages, en cette belle journée d'octobre, se défaisaient à vue d'œil. Gabriel roulait vite – trop, au goût de sa tante qui redoutait de rejoindre le convoi général. Elle proposa à son neveu de ralentir, ouvrit la fenêtre et ferma les paupières.

Elle fut surprise d'être peu à peu gagnée par l'euphorie

de ce jour si lumineux qui prolongeait l'été. C'était plus fort qu'elle, chaque année, elle se mettait à revivre quand les premiers soleils déshabillaient les passants, et ressentait encore ses bienfaits quand il repoussait l'hiver. Elle n'était plus très jeune désormais, et veuve de surcroît, mais elle ressentait encore cet élan vital, ce désir de recommencement, même quand tout finit, cet entêtement des saisons et de la nature qui permettait de ne pas désespérer tout à fait d'appartenir à ce monde-là. Elle eut une furieuse envie de champagne.

– Tu crois qu'on a prévu assez de bouteilles? demanda-t-elle à son neveu. Je ne pensais pas qu'il y aurait tant de monde...

Gabriel la rassura, il avait apporté plusieurs caisses de vin, blancs et rouges, de quoi enivrer toute l'assemblée.

– C'est qu'ils boivent bien, tous autant qu'ils sont, se justifia Sonia. L'âge ne les a pas rendus plus sobres...

Elle-même avait sérieusement freiné sa consommation. Bien plus sérieusement que Jonas qui, pas un jour de sa vie d'homme, n'avait pris un repas sans déboucher une bouteille – mais toujours de qualité, bordeaux et bourgogne à égalité dont il se souciait de tester les meilleures étiquettes. Sonia, elle, avait renoncé à tout sauf au champagne dont elle sirotait consciencieusement deux coupes chaque soir, parfois trois, quatre les grands jours. Plus jeune, elle s'était faite à l'idée de vieillir ainsi, quel que soit l'état de ses finances ou de son foie, d'avoir toujours au frais une bouteille de veuve-clicquot, le champagne préféré de Ricky. Elle s'était juré aussi de se maquiller jusqu'au bout



et de porter des talons hauts jusqu'à son dernier souffle. Il fallait bien trouver des compensations au fait d'être vieux, et rester droit le plus longtemps en était une. Garder vivaces quelques principes, aussi, fussent-ils futiles, et des passions, fussent-elles triviales. Les siennes demeuraient vaillantes. Elle allait chaque jour au cinéma, lisait trois ou quatre livres par mois, peignait, chantait, pianotait, et, vers 19 heures, prenait l'apéritif. Seule ou en compagnie de ses amies – elles étaient toujours debout, bon pied bon œil, et comme elle, sujettes aux plaisirs immédiats que la vieillesse autorisait avant de remballer la panoplie de vivre.

Elle réalisa que Jonas ne serait plus là pour lui remplir sa coupe. Qu'il ne serait plus là non plus pour lui acheter des gâteaux, le dimanche, ni pour l'inviter au restaurant, ni pour écouter ses divagations matinales, ni pour apprécier ses peintures, ses collages et ses illustrations de livres pour enfants, ni pour la prendre dans ses bras – rarement, mais il était là tout de même, robuste, odorant, aimable –, ni pour l'appeler à tout bout de champ, ce qui la mettait en rage.

Ce n'était pas la solitude qui l'effrayait, mais l'absence, et avec cette absence, l'impression d'une raréfaction des possibles alors que si souvent, par le passé, elle s'était au contraire persuadée que le fait d'être privée de Jonas serait une façon de revenir à la case départ pour explorer d'autres vies. C'est ainsi qu'elle avait vécu, elle le comprenait maintenant : de façon segmentée, comme si chaque fois un changement de route, une bifurcation était encore envisageable, et elle réalisait à présent que pour vivre de la sorte

sur le fil, il lui avait fallu une confiance inébranlable – mais qui d’autre que Jonas lui avait donné cette confiance?

Son regard se porta sur les pins calcinés qui bordaient la départementale à mesure qu’on se rapprochait de la mer. Puis elle aperçut dans le rétroviseur une voiture qui les suivait sans doubler.

– Mais qu’est-ce qu’ils foutent? demanda-t-elle, en se retournant vers la vitre arrière.

– C’est une voiture qui était au cimetière, dit Gabriel.

– Et elle peut pas doubler, non? s’énerva-t-elle.

– Je suppose qu’elle nous suit pour se montrer agréable...

– Dieu nous préserve des gens qui veulent se montrer agréables! Fais-leur signe de nous dépasser, j’ai horreur qu’on me colle au train, répliqua Sonia.

Patiemment, Gabriel ouvrit sa vitre et, avec son bras, fit signe de passer devant.

– Ils vont trouver ça bizarre, dit-il tandis qu’il balayait l’air extérieur de sa main.

Son geste était ralenti et gracieux.

– Que tu es beau, mon Gabi, murmura Sonia.

Elle ajouta en chantonnant d’une voix claire : Gabi, ô Gabi, mon gabier, ma gabegie...

La voiture, une vieille Audi, les doubla lentement. Le conducteur, incliné sur son volant, leur adressa un signe lorsqu’il fut à leur hauteur. La passagère souriait en dodelinant de la tête comme ces peluches que certains automobilistes accrochent à leur rétroviseur intérieur.

– Tu les connais? demanda Sonia.

– Ils étaient au cimetière, c’est sûr, mais non, je ne vois pas...

– Jonas connaissait encore tellement de monde ici... Ils ont dû se sentir obligés de venir, ces crétins.

Derrière, quatre bagnoles à présent les escortaient. Et comme l’Audi roulait à peu près à la même allure que la voiture de Gabriel, ils furent bientôt solidement encadrés.

– Tout ce que je voulais éviter, râla Sonia.

Ils arrivèrent ainsi, au sein d’un convoi qui s’était allongé en cours de route, à croire que de mystérieux véhicules avaient proliféré en vue de former un cortège plus spectaculaire.

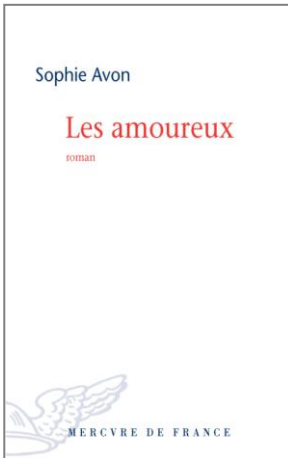
Roland, un cousin de Jonas, avait proposé sa maison pour la réception suivant les obsèques. C’était une ancienne grange à l’architecture typique, amoureusement restaurée, avec des solives apparentes sur la façade et un vaste auvent. Lorsque Sonia aperçut la longue table blanche où attendaient des dizaines d’assiettes pleines de victuailles, elle pensa immédiatement à Primo Levi, invité à Auschwitz pour une commémoration, et qui au moment de passer à table, avait dit : non, vraiment, déjeuner à Auschwitz, non vraiment... Elle n’était plus très sûre de la phrase mais en substance, c’était ça. Évidemment, la mort de Jonas était sans commune mesure, mais son envie de champagne était bel et bien passée et avec elle toute velléité d’ingurgiter la moindre cacahuète. D’ailleurs, elle n’était pas seule à manquer d’entrain. Les convives, du moins les proches, la famille, sa belle-fille, ses neveux et nièces et les fidèles amis,

tous faisaient une tête de circonstance – d’enterrement par conséquent.

Dans le silence, Roland remplissait les verres et les glissait entre les doigts qui, machinalement, s’en saisissaient puis les portaient aux lèvres. Peu à peu, à mesure que l’alcool coulait dans le sang des invités, les langues se délièrent. Parler était le seul pouvoir des humains. Sonia aurait préféré écouter de la musique en s’allongeant dans un transat, face au soleil, les yeux dans la cime des grands pins. Mais à tout bout de champ, quelqu’un qu’elle ne connaissait pas lui adressait la parole et il fallait bien répondre. Acquiescer, renchérir, sourire. Tous ces gens attendaient qu’elle les remercie d’être là, aimants et malheureux, pleins de leurs souvenirs et de leur désarroi. Ils avaient partagé l’école ou la fac avec Jonas, ou encore un bout de sa vie d’adulte, ils l’avaient connu petit ou étudiant, homme en devenir ou accompli, aux quatre coins du monde ou de retour au pays, et leur présence en ce jour d’adieu était un témoignage supplémentaire de leur attachement. Ils sont venus me dire qu’ils l’ont connu, qu’il était bien vivant comme si je ne le savais pas, maugréa Sonia. Mais elle admettait que Jonas qui ne détestait pas les mondanités se fût réjoui de voir que même ceux qu’il avait oubliés se pressaient à son ultime révérence. Du coup, elle tâchait de se montrer aimable.

Peu à peu, les gens prirent congé, quelques notables d’abord, des vedettes politiques ou intellectuelles qui avaient côtoyé Jonas ; puis les amis qui avaient de la route à faire s’excusèrent à leur tour. L’assemblée se raréfia. Roland proposa à Sonia d’aller se reposer mais elle déclina. Les

<i>Alors qu'elle remontait...</i>	13
PARIS	35
MONTREUIL	159
MALGENÊT	247
BARBÈS	349



# Les amoureux Sophie Avon

Cette édition électronique du livre

*Les amoureux* de Sophie Avon

a été réalisée le 26 juin 2012

par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715233041 - Numéro d'édition : 244936).

Code Sodis : N53241 - ISBN : 9782715233065

Numéro d'édition : 244938.